

Dumez Hervé (2009) "Comment avoir des idées", *Le Libellio d'Aegis*, volume 5, n° 1, printemps, pp. 01-10

Sommaire

1

Comment avoir des idées

H. Dumez

11

Existe-t-il une spécificité des services au regard du droit des contrats ?

Intervention de *A. Aynes*

18

Elaborating the notion of performativity

M. Callon

29

Prix Tocqueville 2008 : intervention de M. Valéry Giscard d'Estaing

Notes prises par *H. Dumez*

31

Sur le style de pensée de Raymond Boudon

H. Dumez

34

Les firmes savent-elles toujours où est leur intérêt ?

J. Bastianutti

40

Prochain séminaire AEGIS

Les autres articles de ce numéro & des numéros antérieurs sont téléchargeables à l'adresse :

<http://crg.polytechnique.fr/v2/aegis.html#libellio>

Comment avoir des idées

Souvent, les étudiants de Andrew Abbott viennent le voir, désespérés, en lui disant : « je n'ai rien à dire ». Existe-t-il un moyen de les sortir de cette impasse, c'est-à-dire une méthode pour mettre la main sur des idées ? Ce livre très utile donne les éléments d'une telle heuristique des sciences sociales¹.

L'heuristique est née en mathématique et elle est dans cette science l'art de passer du problème à la solution. En sciences sociales la situation est différente. Les projets de recherche – fort heureusement – ne disposent souvent pas des idées qui seront à l'arrivée : « *We often don't know even what an answer ought to look like. Indeed, figuring out what the puzzle really is and what the answer ought to look like often happen in parallel with finding the answer itself. This is why many if not most writers of social science dissertations and books write the introductions to their dissertations and books last, after all the substantive chapters have been written. Their original research proposals usually turn out to have just been hunting licences, most often licenses to hunt animals very different from the ones that have ended up in the undergraduate thesis or the doctoral dissertation.* » (p. 83).

Autrement dit, les idées sont à chercher (et à trouver) à chaque moment de la recherche, et pas seulement au début.

Il est à remarquer que le manque d'idées au départ d'une recherche est plutôt un point positif. Nombre de chercheurs savent déjà trop bien ce qu'ils vont trouver : ils vont appliquer la théorie néoinstitutionnelle à l'Église, l'approche bourdieusienne de l'*habitus* à l'éducation, ou les théories marxistes ou féministes à l'analyse des conseils d'administration. Dans ces cas-là, l'heuristique porte moins sur la découverte d'idées que sur un travail de libération. Lorsqu'on est par contre bloqué sans idées, la première tentation est de se lancer dans les méthodes pauvres de l'heuristique qui reposent sur l'addition : on recherche de nouvelles données, on ajoute une dimension à son analyse, on tient compte d'un concept supplémentaire. « *Libraries are filled with unpublished doctoral dissertations that carry out such additive projects. Scholarly journals receive dozens of submissions based on them.* » (p. 91).

Fort heureusement, il existe des exercices d'heuristique un peu plus élaborés.

L'heuristique générale : invention et argumentation

Comment inventer (au sens latin de mettre au jour) de nouvelles idées, ou comment travailler sur une argumentation pour faire surgir de nouvelles idées ?

La première démarche d'invention consiste à emprunter des idées qui existent ailleurs. Elle repose sur l'analogie. Etudier la négociation de certains mariages fait penser aux négociations dans les affaires. Etudier l'échec des mariages est comme étudier l'échec de fonctionnement de certaines machines. On se dit que l'important n'est peut-être pas le mariage en tant que phénomène social, mais l'étude d'un processus d'échec et on va chercher d'autres processus de ce type pour voir ce qui en

a été dit. L'analogie comporte évidemment des risques, mais elle peut être extrêmement féconde. Une autre démarche consiste à emprunter une méthode à un autre champ. Les techniques de régression multiples viennent de la biologie ; Becker a appliqué la méthodologie économique au mariage, Hannan et Freeman l'écologie des populations aux organisations. Ce sont des formes d'analogie. Quelques remarques à son propos. Le point central n'est pas de trouver l'analogie proprement dite : il est d'être capable de rompre avec les cadres dans lesquels on enferme spontanément son sujet. Ensuite, le travail sur les détails est central : l'analogie ne peut se permettre d'être superficielle. Enfin, il faut s'en donner les moyens : « *You must read broadly in social science and beyond. The more you have to draw on, the better. That is why many great social scientists are part-time dilettantes, always reading outside their fields [...]* » (p. 118)² L'analogie se traduit souvent dans les titres : « *economy of favors* », « *vocabularies of motive* », « *politics of knowledge* », par exemple.

L'heuristique des arguments consiste à prendre un vieil argument pour le transformer en quelque chose de nouveau et d'original. Plusieurs techniques peuvent être employées.

La première consiste à rendre problématique l'évidence. L'université a pour objectif la formation des jeunes. Cela semble évident. Est-ce qu'elle n'est pas plutôt un bassin de retenue permettant de garder des millions de jeunes à l'écart du marché du travail, ou le centre de formation des jeunes aux relations amoureuses ? Tout le monde pense que la chute d'Hitler est venue de l'attaque de l'URSS. Un historien britannique a essayé de montrer que cette décision n'était pas si absurde qu'on le pense, et qu'elle aurait pu réussir. Sans s'attaquer dans une thèse à des sujets aussi massifs, on peut s'en prendre à des thèmes plus courants : le changement social s'est accéléré, le rythme de l'innovation devient frénétique. Idées largement reçues qu'il est intéressant de secouer. Latour et Woolgar, en utilisant la démarche ethnographique, ont rendu étrange la vie de laboratoire qui ne semblait faire problème à personne. « *Problematizing the obvious grows out of the habit of always questioning things that are said or taken for granted. It's like a program running in the background of your computer.* » (p. 126).

La deuxième technique consiste à retourner un argument : tout le monde suppose que l'université forme les étudiants, soutenons la thèse qu'elle les déforme, qu'avec des cours ennuyeux, vieillots, elle les dégoûte de la connaissance. On peut aussi retourner des phrases et des mots. Pendant des années, on a étudié les réseaux en se focalisant sur les liens. Granovetter a regardé les trous et joué sur les mots de manière décisive en parlant de la force des liens faibles.

La troisième technique consiste à faire une hypothèse, très souvent simplificatrice, qui est la première étape pour aller emprunter à un autre champ une méthode d'approche plus maniable que ce qu'on pouvait envisager. Dans cette démarche, il est souvent utile de travailler sur les hypothèses implicites que l'on peut avoir, et de les retourner.

Enfin, la quatrième technique est la reconceptualisation. Prendre une position familière, partagée, tenue pour acquise, et montrer qu'il s'agit de tout autre chose. On a souvent assimilé le vol de motos au vol de voiture ou de cambriolage. Jusqu'au jour où on s'est aperçu que les vols de motos avaient considérablement diminué dans les États américains qui avaient rendu le port du casque obligatoire. Il est apparu alors que le vol de motos était très opportuniste et non planifié : un vol pour une soirée. S'il faut avoir un casque sur soi, de peur d'être arrêté par la police si l'on n'en a pas, ce type de délit diminue.

Description et narration

Les approches heuristiques dont on vient de parler touchent aux méthodes et à la forme générale des objets d'études. Celles qu'on va aborder portent sur la manière dont on voit notre objet d'étude comme situé dans le monde. On pourrait parler d'heuristique du temps et de l'espace.

Quand nous faisons une description, nous la centrons sur certains phénomènes et nous traitons d'autres phénomènes comme faisant partie du contexte. Dans la réalité, tout est lié. Nous pouvons étudier les firmes en prenant la politique locale, les questions d'éducation, les conditions économiques générales, comme des éléments de contexte. Si nous prenons la politique locale comme objet d'analyse, les firmes deviennent un élément de contexte. Jouer avec cette distinction entre le premier plan et le second plan est toujours intéressant sur le plan heuristique. Changer le contexte constitue un instrument heuristique puissant parce que le contexte est une dimension éminemment conventionnelle, notamment selon les disciplines (ce qui est contexte pour l'une ne l'est pas pour une autre). Toujours se poser la question : ce que je considère être à l'arrière-plan peut-il être placé au premier plan, et vice-versa ?

On peut aussi changer le niveau de la description. Quand on décrit son objet, on a implicitement l'idée qu'il y a des choses plus grandes qui le contiennent, et des choses plus petites qu'il contient. Changer le niveau consiste à travailler sur cela. L'exemple le plus frappant de changement de niveau est *La Méditerranée* de Braudel : tout ce qui était considéré comme l'histoire de premier plan (les décisions politiques de Philippe II par exemple) se trouve relativisé, et tout ce qui était au second plan (la géographie, les structures agricoles, les pratiques maritimes, etc.) occupe le premier plan.

Autre démarche : regarder où la description s'applique, c'est-à-dire mettre en évidence les conditions de son application. Le taux de naissances illégitimes dans la communauté noire américaine paraît très important. Il faut alors regarder où la description peut s'appliquer : les blancs, les classes supérieures, les classes modestes, etc. (en réalité, ce taux monte dans l'ensemble de la société). Enfin, nous nous intéressons à un phénomène, mais il fait peut-être partie d'un ensemble bien plus vaste (l'idée de rationalisation de Weber). Le travail procède ici en mettant en avant les conditions dans lesquelles une description s'applique (et donc ne s'applique pas ailleurs) et, à l'opposé, à rapprocher des descriptions opérant dans des contextes très différents. Norbert Elias s'intéresse à la façon dont on dort, dont on se mouche, dont on se tient à table et il relie tout cela à un processus commun de « civilisation ». D'un côté, on sépare des choses qu'on tenait pour liées (on ne s'intéresse pas aux avocats, comme catégorie, mais aux femmes avocates, ou aux avocats opérant seuls par opposition aux avocats exerçant dans un cabinet), de l'autre on rapproche des choses tenues jusque-là pour séparées.

On était là dans la description. On peut aussi travailler sur la narration, c'est-à-dire sur les événements.

Premier moyen heuristique, mettre en mouvement ce qui apparaissait statique, ou rendre statique ce qui était conçu comme essentiellement changeant. L'anthropologie voit les sociétés comme des équilibres statiques. Certains anthropologues ont réintroduit l'histoire et montré comment ces sociétés évoluaient en fait. Quelquefois, plus rarement, on a l'inverse : le besoin de voir des choses apparemment changeantes avec un regard plus statique. On a vu longtemps le sud-ouest français comme marqué par l'hérésie cathare, albigeoise. Le Roy Ladurie a utilisé les documents de

l'inquisition pour reconstruire la vie anthropologique de Montaillou comme village. Arrêter l'horloge est en fait fondamental, parce que cela permet de faire apparaître des équilibres. Le contexte s'élargit presque de lui-même, de possibles changements de niveau apparaissent : Braudel explique pourquoi il considère les deux siècles qui vont de 1450 à 1650 comme une unité cohérente, un moment unique – il faut réaliser ce que représente pour un historien considérer deux siècles d'un point de vue quasi-statistique...

Deuxième moyen, travailler sur la contingence. Soit montrer qu'un phénomène qu'on pensait nécessaire est contingent, comme le font Piore et Sabel quand ils contestent l'idée que la production de masse était nécessaire à la croissance économique, et affirment que d'autres formes plus flexibles pouvaient être très efficaces. Soit l'inverse : dans son livre, *Normal accidents*, Perrow montre que l'on peut faire la théorie d'accidents très rares qui paraissent dus à un concours de circonstances (accidents nucléaires, accidents entre navires). Perrow montre que la complexité d'un système et la manière dont le système est « étroitement couplé » conduisent à la possibilité d'accidents graves et rares. On peut donc essayer de voir des choses qu'on croyait contingentes comme relevant d'un système, ou l'inverse.

Il y a eu de grands débats théoriques sur le fonctionnalisme, mais ce n'est pas ce qui nous intéresse ici. L'accent est mis sur l'analyse des fonctions, et plus particulièrement la recherche de fonctions latentes, en tant que processus heuristique. Longtemps, on a vu le courant des relations humaines comme une réponse critique à l'organisation scientifique du travail. Puis Richard Edward a vu les choses différemment : la fonction latente du courant des relations humaines a la même fonction, sous une autre forme, que celle de l'OST – il s'agit de contrôler les travailleurs. Le raisonnement par fonction latente peut ne conduire à rien. Mais il peut aussi aider à mettre en évidence l'oeuvre de forces sociales importantes.

Enfin, dernière heuristique de la narration, il y a le raisonnement contrefactuel. Il repose sur le « *what if ?* ». Si l'enseignement supérieur n'existait pas, comment le mariage serait-il organisé dans toute une partie de la population (celle qui fréquente l'enseignement supérieur : noter qu'au XIX^e siècle, le mariage dans cette couche de la société était organisé différemment, et que les jeunes d'aujourd'hui qui ne fréquentent pas l'enseignement supérieur présentent un âge moyen au mariage sensiblement inférieur) ?

On a jusqu'ici manipulé les arguments, les descriptions, les narrations pour essayer de générer de nouvelles idées. Passons à l'heuristique qui utilise les grands débats des sciences sociales. Comme ces débats se retrouvent à tous les niveaux, des grandes oppositions théoriques aux interprétations de son matériau, on usera de l'image des fractales.

L'heuristique fractale

Prenons une liste de grands débats ou controverses qui traversent les sciences sociales, et utilisons-les comme des outils heuristiques.

Le positivisme *versus* l'interprétativisme. Pour simplifier, disons que d'un côté on estime qu'on peut quantifier la vie sociale et que de l'autre on pense que ce n'est pas possible. Par exemple, en 1978, Berk et Berk étudient le ménage comme une unité productive et essaient d'analyser le partage des tâches entre mari et femme. Leur démarche est positiviste et ils élaborent un modèle compliqué. Mais ils finissent par une discussion interprétativiste, montrant à partir d'entretiens que la notion de

« partage des tâches » est plus complexe qu'il n'y paraît et pas symétrique entre mari et femme. Sur n'importe quel sujet, si on a une tendance positiviste ou au contraire une tendance à l'interprétativisme, il est intéressant d'adopter le point de vue contraire pour ouvrir le champ des possibles de la recherche.

L'analyse *versus* la narration. Par exemple, si on fait une grande étude des classes sociales, en envoyant des enquêteurs interviewer les gens pour relever le lieu de résidence, la nature du mobilier, les manières de parler, les loisirs, etc., on aura une vue en coupe de la stratification sociale (L'étude de W. Lloyd Warner, *Yankee City*). Mais l'image donnée sera celle d'une stratification stable. Si l'on s'intéresse aux trajectoires des individus, comme l'a fait Stephan Thernstrom, on s'apercevra que la mobilité est beaucoup plus grande qu'on ne pourrait le soupçonner. Par ailleurs, et c'est sans doute le plus intéressant, on peut faire sauter une étape décisive à une étude narrative en se posant des questions analytiques, et l'inverse : là, on reste dans son champ, mais on améliore son approche.

Behaviourisme *versus* culturalisme. Jusqu'ici, on avait des oppositions entre formes d'analyse. Là, on passe à des oppositions sur l'ontologie de la vie sociale. Soit on se concentre sur une explication en termes de culture et de structure, soit sur une explication en termes de comportements et de signification. La première étude sur le fonctionnement économique du ménage est celle de Farkas. Elle est behaviouriste au sens où Farkas ne cherche pas à savoir quels sont les discours tenus par les ménages : il observe les comportements - les variables dépendantes sont les heures de travail faites à la maison par le mari et le temps de travail de l'épouse à l'extérieur. Et il cherche à tester trois théories : 1. Le ménage maximise son revenu potentiel en fonction des possibilités du mari et de la femme ; 2. Les classes moyennes et élevées sont d'esprit plus égalitaire ; 3. Le partage des tâches vient du niveau d'éducation. Il montre que le 3 est peu explicatif, le 2 un peu plus et que le 1 constitue la meilleure explication. Mais surtout, en cherchant plus loin, il s'aperçoit que la dynamique est essentielle : l'arrivée des enfants modifie profondément les équilibres de travail dans le ménage, et ces équilibres évoluent ensuite tout au long du cycle de vie. Là où le papier a été décisif, c'est qu'il a rompu avec une tradition « culturaliste » de l'approche de la répartition des tâches dans le ménage : l'éducation, l'appartenance sociale étaient tenues pour centrales, et ceci était étayé par les discours des acteurs. Il fallait rompre avec cette approche pour observer les comportements. Un autre exemple est donné par Lesthaeghe. La démographie est une science typiquement behaviouriste. Lui a cherché à démontrer que la baisse de la fécondité était culturelle, due à la montée de l'individualisme, et il l'a fait avec des outils mathématiques.

Individualisme *versus* forces sociales (*emergentism*, dit Abbott). On voit par exemple cette opposition fractale dans l'analyse des réseaux. La tradition de Harrison White aborde les réseaux à partir des positions et insiste sur les équivalences structurelles. Une autre tradition, celle de James Coleman par exemple, insiste beaucoup plus sur les individus dans les réseaux. Abell a essayé d'articuler les deux en utilisant la théorie des jeux. Se tourner vers l'individualisme lorsqu'on est plutôt structuraliste est toujours intéressant pour avoir de nouvelles idées, comme l'inverse.

Réalisme *versus* constructionnisme. Depuis trente ans, l'expression « construction sociale » a été appliquée à tout : les sexes, les races, les classes sociales, le jugement esthétique, etc. Un tournant intéressant a été pris avec notamment les travaux de Alain Desrosières, quand on a étudié les catégories statistiques comme des constructions sociales. Lorsqu'on se sert d'une série, d'une base de données, comment est-elle « construite » ? Se demander comment la catégorie « femme de ménage » est

apparue est souvent plus intéressant que dix études statistiques utilisant la catégorie « femme de ménage » comme si elle n'était pas problématique. Autre question : est-ce que la catégorie que j'utilise, qui est restée la même au fil du temps, ne recouvre pas une réalité qui a changé ? Mais attention : quand on a opéré un tournant constructionniste par rapport à une réalité que l'on estimait donnée, il faut aussitôt revenir au réalisme et chercher des données sur ce qui apparaît maintenant comme construit. Peut-on passer d'une approche constructionniste au réalisme ? Cela paraît plus difficile. Pourtant, Daniel Chambliss s'est intéressé aux nageurs vainqueurs aux jeux olympiques et il a montré que derrière le « talent », catégorie socialement construite, il y avait une multitude de petites habitudes, de petits détails, que ces nageurs avaient systématiquement adoptés, transformés en habitudes, et rendus cohérents en un tout. Ce qu'il a appelé « *mundanity of excellence* ». L'important, c'est d'ouvrir le champ. Et même si, souvent, cette ouverture se fait en se disant que le réel est peut-être construit, parfois un tournant vers le réalisme est lui aussi nécessaire.

Contextualisme *versus* non-contextualisme. « *The contextualism strategy is to look beyond our immediate concern to see how it is embedded in the larger social world. The contextualizing strategy is to mark our problem off and generalize it by finding comparable units or problems elsewhere.* » (p. 192). Tous les « scientifiques » décontextualisent. Tous ceux qui entendent résister au « scientisme » insistent sur le contexte. Mais les choses sont évidemment beaucoup plus compliquées. Par exemple, quand un « scientifique » passe de une catégorie à deux ou trois, il contextualise. Le mouvement inverse est lui aussi essentiel : on voit les choses comme liées à un contexte particulier et on fait un grand pas en avant lorsqu'on arrive à casser cette vision, pour les rapprocher de choses appartenant apparemment à un autre contexte. Amanda Vickery étudie les jeunes femmes de la classe sociale supérieure en Angleterre au XIX^e siècle. On lui explique, à partir de sources essentiellement imprimées, que le contexte économique et social explique les phénomènes qu'on observe. Vickery écarte tout ce contexte trop évident : les transformations économiques, la montée de la consommation, le contexte politique. Et elle étudie les journaux intimes et la correspondance de jeunes femmes de l'époque. C'est à partir de ce matériau, qu'elle construit les catégories du contexte. Le contexte est vu à travers les yeux de ces jeunes femmes elles-mêmes. Un événement politique n'est mentionné dans la recherche que s'il est mentionné par elles. En un sens, donc, et c'est ce que les historiens font souvent, on n'a pas une décontextualisation au sens propre, mais une décontextualisation / recontextualisation. On voit par là la très grande complexité de la question du contexte. Mais, sur le plan heuristique, ce point est évidemment essentiel : il faut chercher à décontextualiser et à recontextualiser ce qu'on étudie.

Choix *versus* contrainte. Quand on étudie un phénomène, il est toujours intéressant de se demander quelle est la part du choix et de la contrainte dans son explication. On retrouve là les notions de structure et d'individualisme.

Conflit *versus* consensus. Nous sommes, les uns et les autres, enclins à voir les choses d'une manière ou de l'autre. Les uns voient les individus égoïstes et intéressés. Le conflit leur apparaît donc naturel et, en conséquence, ils ne cherchent pas à comprendre son apparition. Ils cherchent à voir comment le dépasser et le restreindre. Les autres voient les individus comme plutôt calmes et altruistes et le conflit vient pour eux d'institutions fonctionnant mal. On considérait les quartiers pauvres comme des lieux de désordre, de violence et de conflit. Jusqu'à ce que William F. Whyte étudie le North End de Boston et écrive *Street Corner Society*. Il y

montre qu'il existe dans ces quartiers des règles et des institutions. Étudiant minutieusement les scores des individus au bowling, il met en évidence le lien entre ces scores et la position sociale de l'individu. On estime généralement que le rôle trop important des avocats dans la vie américaine est source de conflits artificiels. Suchman et Cahill montrent au contraire comment le développement de la Silicon Valley a été facilité par les avocats locaux. Là où on a tendance à voir du désordre, on peut se forcer, par heuristique, à essayer de voir de l'ordre, et réciproquement. On considère généralement que l'intolérance est un mouvement spontané et la tolérance une attitude réfléchie. James Kuklinski et ses collègues conçoivent un questionnaire, de manière un peu subtile. Les questions sont de la forme : non pas faut-il tolérer le Klu Klux Klan, mais peut-on admettre qu'un membre du Klan soit professeur, ou que le Klu Klux Klan puisse organiser une fête locale ? Puis on demande à certains de répondre sans réfléchir, dans le premier mouvement, et à d'autres de réfléchir avant de répondre. On s'aperçoit alors que la réflexion *réduit* la tolérance.

Connaissance transcendantale *versus* connaissance située. Le débat a été très animé. Il a des racines politiques : quand on disait « A est vrai » certains répondaient « A est vrai pour un blanc moyen de la classe moyenne et pas pour un afro-américain ». Le débat a été transposé dans les sciences sociales. Généralement, on a tendance à faire le mouvement dans un sens et à montrer que la connaissance est située. Le mouvement inverse est pourtant intéressant. Traditionnellement, les psychiatres pensaient qu'il y avait des événements décisifs dans la vie des patients qui formataient (*shape*) ces vies et que ces événements étaient très contextuels, différents pour chaque patient. Dans un papier célèbre sur le stress, Thomas Holmes et Richard Rahe ont créé une échelle, et ont interrogé des personnes appartenant à des catégories diverses : le résultat est une échelle extrêmement homogène d'appréciation des événements, indépendamment de l'âge, du sexe, de la religion, de la race, etc.

Le jeu avec ces débats entre approches opposées est certainement l'une des sources heuristiques les plus fécondes. Les articles célèbres en sciences sociales sont souvent venus de là.

Qu'est-ce qu'une bonne idée ?

Générer des idées par une démarche heuristique est une étape essentielle. Mais il faut ensuite évaluer ces idées. A-t-on une idée de ce qu'est une bonne idée ? Abbott pense qu'il est possible de développer une sorte de goût en matière d'idées. Mais il existe de toute façon quelques critères objectifs pour évaluer les idées qui nous viennent.

Le premier test à faire passer à une idée consiste à la confronter à des données. « *It's not just a matter of looking for other cases of a phenomenon or a relationship you've identified. It's also a question of looking for other implications that your idea has for data [...] You should get into the habit of continually generating these implications and of continually moving your ideas on to new cases or data. It should become a matter of second nature, something that goes on almost automatically when you think up an idea.* » (p. 213 ; p. 214) Dès qu'une idée est formulée, il faut aussitôt se poser la question : que se passerait-il si elle était vraie ? Que devrait-on observer ? Et attention, il ne faut pas laisser tomber un idée trop vite sous prétexte qu'elle semble démentie par quelques faits. Il faut pousser le test aussi loin que possible.

Deuxième point : il faut qu'une idée soit formulée de telle manière qu'elle puisse être fausse. « *It is quite surprising how many researchers - even graduate students in their dissertations - propose arguments that can't be wrong. For example, research proposals of*

the form « *I am going to take a neo-institutionalist view of mental-hospital foundings* » or « *this paper analyzes sexual insults by combining a Goffmanian account of interaction and a semiotic approach to language* » are not interesting because they do not propose an idea that can be wrong. They boil down to classifying a phenomenon or, seen the other way around, simply illustrating a theory.

Similarly, universal predicates are in general uninteresting, even if they are consequential. Thus, the idea that this or that aspect of reality -gender roles, say, or accountancy- is socially constructed is not particularly interesting. Everything is socially constructed in some sense, and probably even in a relatively strong sense. The interesting question involve how gender are socially constructed or what the consequences of the the constructed nature of accounting experts are. Watch out for universal predicates. » (p. 216) Le signe le plus net qu'une idée est mauvaise est qu'elle n'est pas susceptible d'être fautive : « *Not being able to be wrong is thus a sign of a bad idea.* » (p. 217)³

Troisième critère : une bonne idée n'est pas seulement vraie ou fautive, elle possède des alternatives. Si l'on n'a pas d'alternatives, on ne voit que les faits qui collent avec nos idées. On lit souvent un article en sachant tout de suite où vont les sympathies de l'auteur et ce qu'il va démontrer. « *An idea always does its best if it has a real alternative. Always maintain two basic ideas about your project, and try to be equally attached to both.* » (p. 217)⁴

Une idée qui marche trop bien est souvent une mauvaise idée. C'est le plus souvent de la rélabellisation. « *Usually this means that the idea is just relabeling something that is already known or accepted. When you have an idea -say, that a certain kind of behavior is guided by norms- most of the time you are simply relabeling the fact that the behavior is regular and consistent. The notion of norms doesn't add anything to the fact of regularity unless it involves the positive assertion that the regularity is produced by obligatory, emergent rules. But then you have the problem of demonstrating that these rules actually exist independent of the behavior they enjoin. It's this existence question that is crucial, and if you don't fight it out, your work is just providing fancy labels for something simple. Relabeling is a general activity in social science because it's a way of appearing novel without having to do much.* » (p. 218).

Une bonne idée résiste. Si vous tombez sur une idée qui vous fait dire dans un éclair : « tout est résolu », « j'ai trouvé », vous venez de relabelliser. « *A good idea is a little resistant to us. It sometimes doesn't work when we want it to and sometimes it works when we least expect it to.* » (p. 220).

Enfin, en s'inspirant de Lakatos, on peut dire qu'une bonne idée est féconde, elle génère d'autres idées. Elle est productive. « *It gives rise to more ideas, to more puzzles, to more possibilities.* » (p. 220).

Testez vos idées sur d'autres personnes.

Si une idée demande une montagne d'explications pour être comprise par d'autres, laissez-là tomber. Par contre, il faut manier les réactions des autres à une de vos idées avec précaution : « *It is important not to take other people's first reactions to your ideas at face value. It is true whether they think it's a great idea or a bad one. If they think it's great, it could easily be that they don't understand it any more than you do and that it's really a bad idea that you both have misunderstood. Or it could be that they don't really care much and are agreeing in order to be polite. Or it could be that you have an overbearing personality and they're agreeing because it's too much work for them to disagree. The same if they think it's a lousy idea : they could have misunderstood it*

altogether ; they could have understood it but missed its greatness ; they could be dismissive people who never agree with anyone but themselves. In sum, don't take the first few reactions seriously. » (p. 224). Un pas décisif est franchi quand vous arrivez à formuler vous-même votre idée de manière claire, efficace et brièvement et quand les autres sont capables de vous la répéter en la reformulant, mais que vous arrivez à la reconnaître dans ce qu'ils vous disent.

Maintenant, abordons la question de la littérature. Il est probable que tout a déjà été dit. C'est la raison pour laquelle tant d'articles ou de livres redisent les choses sous une forme nouvelle. C'est peut-être la grande force des directeurs de thèse face aux doctorants : ils savent combien les idées sont des reformulations, et ils peuvent détecter les choses (un peu) nouvelles. Tout travail de recherche repose sur des simplifications et des conventions et c'est évidemment là-dessus qu'il faut travailler. Comme on l'a vu précédemment, une idée nouvelle bouscule généralement une convention. Maintenant, il faut faire attention à une chose : une bonne idée bouscule une convention, pas une kyrielle de conventions.

Et puis il faut revenir à la question du goût. On peut se former un goût en matière d'idée, qui peut vous permettre de faire la part entre bonnes et mauvaises idées. « *The foundation of good taste - like the foundation of good heuristic - is broad reading. It is not necessary that all the reading be of good material, only that it be broad and that it always involve judgment and reflection.* » (p. 231).

Il faut enfin mettre l'heuristique en rapport avec la personnalité. Deux personnalités contrastées se rencontrent chez les étudiants. Celui qui souffre d'un excès de confiance, qui a besoin de parler tout le temps, soit pour se rassurer et se prouver qu'il a quelque chose à dire, soit par arrogance pure. Et puis celui (ou celle) qui manque de confiance en soi. Les deux ont du mal à trouver de nouvelles idées, pour des raisons opposées, et il faut donc travailler sur sa personnalité pour progresser.

Les énigmes

Pour Abbott, la bonne recherche tient en cinq mots : « *a puzzle and an idea* ». Comme il a été dit, le plus souvent une recherche commence avec un intérêt général, flou, pour un domaine. L'énigme doit donc être trouvée chemin faisant. Généralement, l'énigme ne vient pas des données elles-mêmes. « *[...] most often, we find ourselves with a general concern of this type, a mass of data that we can see as relevant to that general interest, and a hunch that bringing the concern and the data together will lead us to a more specific puzzle and a solution. The real issue is how we recognize a puzzle in this amorphous confrontation between interest and data.* » (p. 244) La découverte de l'énigme est évidemment liée à la connaissance : « *You can't tell whether something is puzzling unless you expect it to be different from what it is. That expectation rests on what you already know. So the basis for finding things surprising is knowing about things that aren't surprising.* » (p. 244). Il faut bien connaître le background pour voir ce qui n'y entre pas. L'autre dimension est que, pour trouver des énigmes, il faut apprendre à vivre avec l'ambiguïté. Si votre premier réflexe est de tout ranger dans des catégories toutes faites, vous aurez du mal à trouver des énigmes. « *Our minds are powerful rationalizers, and seeing puzzles means, in part, shutting down that powerful pattern-making machine or, more precisely, letting it drift a bit* » (p. 245). Là aussi les arrogants ont du mal : « *Self-confident people, particularly of the arrogant variety, aren't happy running the engine on idle for a bit.* » (p. 245). Dans les années 60, les puzzles sont souvent venus de prises de position politiques. Pour la génération suivante, les puzzles sont nés de problèmes d'identité (la race, le sexe, etc.). Souvent, la carrière de

recherche commence dans la passion, puis s'endort au fil du temps. Il est finalement très rare de rencontrer quelqu'un qui est simplement intéressé et dérouté par le monde tel qu'il est. Si vous en trouvez un, écoutez-le. Il a certainement beaucoup de défauts, mais il a beaucoup à enseigner et apprendre de vous. Sinon, il y a la foule des conventionnels, parfois très connus : ils ont les réponses et ne se passionnent pas pour les questions. Évitez-les. Ce métier, c'est la rigueur et l'imagination. La rigueur s'apprend, on le sait. L'imagination aussi, on le sait moins. D'où la nécessité de l'heuristique.

Conclusion

Exercez-vous, sans tomber dans la routine de l'exercice. La rhétorique grecque et latine était allée très loin dans cette voie, elle avait créé des exercices pour inventer de nouveaux arguments. Malheureusement, elle a sombré dans la répétition mécanique. C'est une des raisons pour lesquelles Abbott présente autant de possibilités d'exercice. Vous pouvez en trouver d'autres. Lui-même s'amuse souvent à utiliser les quatre causes d'Aristote (matérielle, formelle, efficiente, finale) ou la table des catégories de *La critique de la raison pure* de Kant.

Il est sans doute également possible d'organiser des ateliers collectifs d'heuristique autour des sujets de thèse et de recherche ■

Hervé Dumez

PREG-CRG – CNRS / École Polytechnique

1. Abbott Andrew (2004) *Methods of Discovery. Heuristics for the Social Sciences*. New York/London, W.W. Norton and Co.
2. Voir Dumez Hervé (2005) "Quelques considérations sur l'utilitarisme du doctorant". *Le libellio d'AEGIS*, n° 1, Décembre, pp. 17-18.
3. Certains se souviennent de l'air dont Jacques Girin qualifiait certaines interventions ou certains papiers : « C'est du même pas faux... ».
4. Comme nos étudiants le savent bien, une de nos citations favorites vient de Stinchcombe : « *A student [of sociology] who has difficulty thinking of at least three sensible explanations for any correlation that he is really interested in should probably choose another profession.* ». Ceci vaut tout aussi bien pour les étudiants en gestion, en économie ou en science politique.